Jacques Bres et Philippe Martel (éds.), *Les noms de Montpellier*

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2305>

DOI : 10.4000/praxematique.2305

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 269-270

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Jacques Bres et Philippe Martel (éds.), *Les noms de Montpellier* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 38 | 2002, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2305>

Jacques BRES et Philippe MARTEL (éds.),
Les noms de Montpellier, Coll. Praxiling, Montpellier, 2001.

La prononciation française du nom de Montpellier est l'objet d'une curiosité des usagers dont la presse se fait périodiquement l'écho. L'incertitude est bien connue : prononce-t-on (faut-il prononcer ? le point de vue dogmatique, inculqué aux Français dès l'école élémentaire, ne manque pas de jouer ici) [Monpølyé] ou [Monpelyé] ? Par ailleurs, l'étymologie du toponyme, ancien et nécessairement occitan, a été l'objet des élucubrations les plus folles. Il était donc temps qu'une équipe à formation scientifique vienne mettre un peu de clarté sinon d'ordre dans ce fouillis.

Le résultat est remarquable. Jacques Bres a piloté un couple de chercheurs, B. Lillier et P. Vernière, relativement compétents dans une enquête de terrain, qu'il réinterprète et conclut suivant une sociolinguistique très au fait des problèmes récurrents. Philippe Martel est un érudit impeccable tant en linguistique historique qu'en histoire et en archivistique.

Ils se sont adjoints Philippe Gardy pour un inventaire des occurrences du doublet *Clapàs* du nom de la ville. Celui-ci met en lumière par de très nombreuses citations l'apparition tardive et la régularisation sous la pesée d'une émotivité localiste de ce toponyme surnuméraire, lexicalement décodable. Enfin, Paul Siblot conduit une réflexion d'ensemble qui est de son domaine de prédilection, sur la productivité signifiante et connotative du nom propre.

Ayant là beaucoup appris, je n'aurais donc qu'à résumer ces quatre travaux avec satisfaction et à y renvoyer le lecteur, si je n'avais pas à faire part aussi de trois opinions miennes qui n'y ont pas trouvé place. Que les auteurs excusent mon inconvenance, mais il s'agit d'enrichir un dossier qu'ils ont remarquablement traité, je viens de le dire.

J'ai enseigné trente ans la solution étymologique de Montpestler-Montpelhièr que je partageais avec Louis Alibert. Mais *uerba uolant*, fussent-ils universitaires. Nous avons, lui et moi, commis l'imprudence de ne rien publier sur le sujet.

Notre démonstration tient en deux points. Premier point : les deux premières attestations que donne Martel : *Monte Pestellario*, 985 et *Montepessulano*, 1068, montrent qu'entre ces deux dates anciennes l'étymologie par *oc pestel* < *pistile*- et son équivalent lat. classique *pessulu*- soutenait le décodage sémantique 'verrou'. La preuve est ainsi donnée que le toponyme est antérieur à l'urbanisation du site, à peine esquissée à la seconde date. La raison en est donc à chercher non dans une utilisation postérieure du lieu, mais dans la topographie même. Remarquons bien que le suffixe (-*ariu*- ou -*anu*-) a son importance. Ce n'est pas le 'mont-verrou', mais le 'mont près du verrou' ou 'qui sert de verrou', ou 'qui a la fonction de verrou'.

Deuxième point : cette topographie. Nègre a vu le problème, mais il connaît mal le lieu. Pour ma part, je tiens que bien des toponymes se décodent à la marche.

La colline qu'occupe Montpellier commence au sud-est par une pente assez raide que remontent la rue du Pila Saint-Gély et la rue de l'Argenterie. Elle culmine dans la partie 'noble' où était Notre-Dame des Tables (détruite par les Huguenots) et le Palais des Guilhems (devenu Palais de Jacques d'Aragon), point d'articulation de Monpelhièr et de Montpelhieret, du domaine de comte et de celui de l'évêque. Elle se prolonge au nord, après une légère dépression hors des anciens remparts, jusqu'à l'esplanade du Peyrou, qui retombe brutalement. L'étymologie *peiron* < *petrone*- assure que l'utilisation première de ce ressaut a été, comme pour tous les 'perrons' de l'épopée médiévale, une dominance ou surveillance.

Le plus intéressant du site est au sud. Là une autre colline existe, Saint-Denis (aujourd'hui La Citadelle). Le récit du siège de 1622 prouve l'importance stratégique qu'elle avait. Une dépression la séparait de la ville : elle a été creusée pour y faire passer le chemin de fer, puis récemment le tramway.

On souligne : l'entrée du site de Montpellier se fait depuis le sud-est, c'est-à-dire depuis le quartier du Lez et du Pont-Juvénal, par la Porte du Pila Saint-Gély pour la ville elle-même et par la dépression sous Saint-Denis (qu'occupent aujourd'hui la voie ferrée et le Corum) pour son dépassement mitoyen. C'est là qu'est le verrou. Nègre, comme le signale Martel, a une solution erronée : le verrou serait sur la Voie Domitienne, étrangère au site.

Une troisième route, au sud de Saint-Denis, est impossible : le Lez butait là contre la colline elle-même et entraînait dans les marécages.

Importance du verrou : la 'mont' de Montpellier est le sommet d'un triangle dont les autres sont Melgueil (Mauguio) et Maguelonne. Ces deux lieux appartenaient à la famille de Melgueil, l'une des plus puissantes de la Septimanie. Pour aller de Melgueil à Maguelonne, deux routes étaient possibles : celle des étangs, par bateau, et celle de terre, qui coïncide avec le *camin salinièr*, parti de Peccais (Aigues-Mortes) et qui va à Maguelonne par derrière (par la jetée de Villeneuve). Sur celle-ci, Montpellier tire le verrou, un verrou qui peut très bien être un impôt sur le sel. Le port de Lattes est sur le système lagunaire, à l'intérieur du triangle. On voit l'intérêt que la famille des Guilhems, qui possédait Lattes, avait à fortifier le lieu relativement élevé qui domine le 'verrou'.

De *Montpestler* > *Montpelhièr* à *Clapàs*. Gardy donne toutes les acceptions du terme, mais il ne se penche pas sur une sémantisation très particulière, qui occupe principalement et encore les hauts de Nîmes et de Montpellier. Les *clapàs* y sont des étendues pierreuses plus ou moins vastes, qui proviennent toutes de l'éboulement au cours des siècles des clôtures en pierres sèches qui délimitaient les domaines et ont délimité jusqu'à aujourd'hui les fameux masets, habitations secondaires et enclos cultivés de la population autochtone des deux villes. Il peut arriver qu'un *clapàs* recouvre une implantation très ancienne, néolithique ou de l'âge du bronze : c'est le cas de l'oppidum de Nages qui a été deux millénaires *clapàs* jusqu'à ce que les jeunes archéologues de Michel Py y découvrent les bas des remparts et des tours d'angles d'une place fortifiée. Ces habitats ont été en effet abandonnés avec la colonisation romaine qui a privilégié la plaine.

Quand on a dégagé la portée stratégique du site de Montpellier, il devient difficile de ne pas supposer qu'elle ait été reconnue à une époque fort ancienne, pré-romaine. Sans doute la manse donnée par le comte de Substantion à un certain Guillem possédait-elle en son centre et à son sommet un *clapàs*, ultime trace d'une occupation bien antérieure.

Le fait est que c'est le cœur ou sommet de Montpellier qui est Clapas. Le témoignage de Pierquin de Gembloux, que donne Gardy, est très clair : la langue qu'il parle est *la daou mitan, daou clapas, aquél enfin daou Plan-Pastourèl*. Cette désignation du quartier Saint-Ravy, sur l'emplacement ou dans le voisinage du Palais des Guilhems, est connotée socialement : *pa touta la lénga de l'escoubiairé... patoués éndimantchat dé la bonna souciétat*. À notre avis c'est en ce lieu central de l'agglomération historique qu'a été conservé le nom de *clapàs*, signalisation héritée du temps où il n'y avait (plus) là qu'un tas de pierres. Le terme devait devenir nomination signalétique des « bons Montpelliérains » ou « Montpelliérains de Montpellier », des *Barons de Caravettes* en somme, qui habitaient les beaux hôtels du quartier. La sentimentalité

félibréenne localiste l'a pris comme signal d'un espace plus vaste, et relancé. C'est ce que prouve Gardy.

Le vaste ensemble de réflexions auquel a donné lieu l'enquête de terrain mériterait d'être ici repris. Je l'ai dit, mais sur lui aussi je vais me contenter d'une réflexion personnelle, avec l'intention d'éclairer le problème posé, celui de l'alternance *ø/é* en prétonique, qui préoccupe tant les Montpelliérains. Mon âge me permet d'apporter une référence diachronique, que d'autres témoignages pourront corroborer. Pendant mon enfance, à Nîmes (hélas ! pas à Montpellier) trois prononciations étaient en débat : l'occitane [munpeyé] (à Nîmes le suffixe -ier a un *é* fermé ou moyen), la francitane [monpeyé] et une française tenue pour bonne par les personnes cultivées, et issue de l'école. L'argument des deux *ll* était normalement avancé pour *é* et pour *ly* : cf. *cellier*. On se trouvait là, je le vois bien aujourd'hui, devant un cas typique de ce qui a été appelé *français d'oc* : une prononciation officielle, tendant à l'hypercorrection, moulée dans la phonologie (l'accent) d'oc. La correction ne s'appliquait pas à [suyé] pour *soulier*, qui était d'emploi général, car seul un toponyme officiel (un chef-lieu de département !) avait été l'objet de l'attention scolaire.

Ce souvenir m'engage à voir dans la prononciation moderne consciente cet état de français d'oc. Il est possible que la forme francitane subsiste, non consciente. Nos auteurs remarquent que les enquêteurs avaient du mal à distinguer Montpeulier de Montpeuyer, Montpélier de Montpéyer (p. 90). Il faudrait revoir les enregistrements sur ce point qui me paraît capital, encore qu'effectivement difficile à discerner en rythme rapide.

Quant à la forme avec *ø* qui submerge présentement l'usage montpelliérain, elle me paraît tout simplement due à une substitution du français d'oc par le français standard, qui, lui, langage fonctionnant socialement, se moque bien de la correction scolaire et de l'orthographe. En français oral « de France » la régulation est évidente : Montpellier s'aligne sur *appelez* (combien de Français écrivent *appelez* ?), *celiez*, *peliez*, etc.

L'embarras connotatif où sont les Montpelliérains est typique d'un choc de norme écrite et de norme orale dans le passage d'une situation de censure scolaire socialisée à une situation de régulation sociale par contact. Je pense que l'enquête, tant du côté des enquêteurs que des enquêtés a traversé un fait plus vaste : l'établissement récent à Montpellier d'un français standard, « nordique », comme signe du « parler branché », par exemple dans les établissements scolaires.

Robert LAFONT